

Cette parole fut prononcée si bas et de si près que M. Renault lui-même ne put connaître si c'était une parole ou un baiser. La bonne dame sourit tendrement et répondit un seul mot : "Patience !" Comme si la patience était une vertu bien commune chez les amoureux !

La porte de la maison était toute grande ouverte, et la vieille Gothon sur le seuil. Elle levait les bras au ciel et pleurait comme une bête, car elle avait connu le petit Léon pas plus haut que cela ! Il y eût encore une belle embrassade sur la dernière marche du perron entre la brave servante et son jeune maître. Les amis de M. Renault firent mine de se retirer par discrétion, mais ce fut peine perdue : on leur prouva clair comme le jour que leur couvert était mis. Et quand tout le monde fut réuni dans le salon, excepté l'invisible Clémentine, les grands fauteuils à médaillon tendirent leurs bras vers le fils de M. Renault ; la vieille glaco de la cheminée se réjouit de refléter son image, le gros lustre de cristal fit entendre un petit carillon, les mandarins de l'étagère se mirent à branler la tête en signe de bienvenue, comme s'ils avaient été des pates légitimes et non des étrangers et des païens. Personne ne saurait dire pourquoi les baisers et les larmes recommencèrent alors à pleuvoir, mais il est certain que ce fut comme une deuxième arrivée.

"La soupe !" cria Gothon.

Mme Renault prit le bras de son fils, contrairement à toutes les lois de l'étiquette, et sans même demander pardon aux respectables amis qui se trouvaient là. A peine s'excusa-t-elle de servir l'enfant avant les invités. Léon se laissa faire et bien lui en prit : il n'y avait pas un convive qui ne fût capable de lui verser le potage dans son gilet plutôt que d'y goûter avant lui.

"Mère, s'écria Léon la cuiller à la main, voici la première fois, depuis trois ans, que je mange de bonne soupe !"

Mme Renault se sentit rougir d'aise et Gothon cassa quelque chose ; l'une et l'autre s'imaginèrent que l'enfant parlait ainsi pour flatter leur amour-propre, et pourtant il avait dit vrai. Il y a deux choses en ce monde que l'homme ne trouve pas souvent hors de chez lui : la bonne soupe est la première ; la deuxième est l'amour désintéressé.

Si j'entreprenais ici l'énumération véridique de tous les plats qui parurent sur la table, il n'y aurait pas un de mes lecteurs à qui l'eau ne vint à la bouche. Je crois même que plus d'une lectrice délicate risquerait de prendre une indigestion. Ajoutez, s'il vous plaît, que cette liste se prolongerait jusqu'au bout du volume et qu'il ne me resterait plus une seule page pour écrire la merveilleuse histoire de Fougas. C'est pourquoi je retourne au salon, où le café est déjà servi.

Léon prit à peine la moitié de sa tasse, mais gardez-vous d'en conclure que le café fût trop chaud ou trop froid, ou trop sucré. Rien au monde ne l'eût empêché de boire jusqu'à la dernière goutte, si un coup de marteau frappé à la porte de la rue n'avait retenti jusque dans son cœur.

La minute qui suivit lui parut d'une longueur extraordinaire. Non ! jamais dans ses voyages, il n'avait rencontré une minute aussi longue que celle-là. Mais enfin Clémentine parut, précédée de la digne Mlle Virginie Sambucco, sa tante. Et l'on entendit le bruit d'un gros baiser.

Clémentine était, aux yeux de Léon Renault, la plus jolie personne du monde. Il l'aimait depuis un peu plus de trois ans, et c'était un peu pour elle qu'il avait fait le voyage de Russie. En 1856, elle était trop jeune pour se marier et trop riche pour qu'un ingénieur à 2400 fr pût déceimment prétendre à sa main. Léon, en vrai mathématicien, s'était posé le problème suivant : "Étant donnée une jeune fille de quinze ans et demi, de 8000 francs de rentes et menacée de l'héritage de Mlle Sambucco, soit 200 000 fr. de capital, faire une fortune au moins égale à la sienne dans un délai qui lui permette de devenir grande fille sans lui laisser le temps de passer vieille fille." Il avait trouvé la solution dans les mines de cuivre de l'Oural.

Durant trois longues années, il avait correspondu indirectement avec la bien-aimée de son cœur. Toutes les lettres qu'il écrivait à son père ou à sa mère passaient aux mains de mademoiselle Sambucco, qui ne les cachait pas à Clémentine. Quelquefois même on les lisait à voix haute, en famille, et jamais M. Renault ne fut obligé de sauter une phrase, car Léon n'écrivait rien qu'une jeune fille ne pût entendre. La tante et la nièce n'avaient pas d'autres distractions ; elles vivaient retirées dans une petite maison, au fond d'un beau jardin, et elles ne recevaient que de vieux amis. Clémentine eut donc peu de mérite à garder son cœur pour Léon. A part un grand colonel de cuirassiers qui la poursuivait quelquefois à la promenade, aucun homme ne lui avait fait la cour.

Elle était bien belle pourtant, non-seulement aux yeux de son amant, ou de la famille Renault, ou de la petite ville qu'elle habitait. La province est encline à se contenter de peu. Elle donne à bon marché les réputations de jolie femme et de grand homme, surtout lorsqu'elle n'est pas assez riche pour se montrer exigeante. C'est dans les capitales qu'on prétend n'admirer que le mérite absolu. J'ai entendu un maire de village qui disait, avec un certain orgueil : "Avouez que ma servante Catherino est bien jolie pour une commune de six cents âmes !" Clémentine était assez jolie pour se faire admirer dans une ville de huit cent mille habitants. Figurez-vous une petite créole blonde, aux yeux noirs, au teint mat, aux dents éclatantes. Sa taille était ronde et souple comme un jonc. Quelles mains mignonnes elle avait, et quels jolis pieds andalous, cambrés, arrondis en fer à repasser ! Tous ses regards ressemblaient à des sourires, et tous ses mouvements à des caresses. Ajoutez qu'elle n'était ni sottise, ni paresseuse, ni même ignorante de toutes choses, comme les petites filles élevées au couvent. Son éducation, commencée par sa mère, avait été achevée par deux ou trois vieux professeurs respectables, du choix de M. Renault, son tuteur. Elle avait l'esprit juste et le cerveau bien meublé. Mais, en vérité, je me demande pourquoi j'en parle au passé, car elle vit encore, grâce à Dieu, et aucune de ses perfections n'a péri.

II

DÉBALLAGE AUX FLAMBEAUX

Vers dix heures du soir, mademoiselle Virginie Sambucco dit qu'il fallait penser à la retraite ; ces dames vivaient avec une régularité monastique. Léon protesta, mais Clémentine obéit : ce ne fut pas sans laisser voir une petite moue. Déjà la porte du salon était ouverte et la vieille demoiselle avait pris sa capuche dans l'antichambre, lorsque l'ingénieur, frappé subitement d'une idée, s'écria :

"Vous ne vous en irez certes pas sans m'aider à ouvrir mes malles ! C'est un service que je vous demande, ma bonne mademoiselle Sambucco !"

La respectable fille s'arrêta ; l'habitude la poussait à partir ; l'obligeance lui conseillait de rester ; un atome de curiosité fit pencher la balance.

"Quel bonheur !" dit Clémentine en restituant à la patère la capuche de sa tante.

Mme Renault ne savait pas encore où l'on avait mis les bagages de Léon. Gothon vint dire que tout était jeté pêle-mêle dans la boutique à sorcier, en attendant que monsieur désignât ce qu'il fallait porter dans sa chambre. Toute la compagnie se rendit avec les lampes et les flambeaux dans une vaste salle du rez-de-chaussée où les fourneaux, les cornues les instruments de physique, les caisses, les malles, les sacs de nuit, les cartons à chapeau et la célèbre machine à vapeur formaient un spectacle confus et charmant. La lumière se jouait dans cet intérieur comme dans certains tableaux de l'école hollandaise. Elle glissait sur les gros cylindres jaunes de la machine électrique, rebondissait sur les matras de verre mince, se heurtait à deux réflecteurs argentés et accrochait en passant un magnifique baromètre de Fortin. Les Renault et leurs